



Landes de terre, d'eau et de bois. Pistes pour une sociologie historique d'un paysage entêté et entêtant

Jérôme Lafargue



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ch/458>

DOI : 10.4000/ch.458

ISSN : 1777-5264

Éditeur

Comité historique du Centre-Est

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2001

Pagination : 559-575

ISSN : 0008-008X

Référence électronique

Jérôme Lafargue, « Landes de terre, d'eau et de bois. Pistes pour une sociologie historique d'un paysage entêté et entêtant », *Cahiers d'histoire* [En ligne], 46-3/4 | 2001, mis en ligne le 29 janvier 2008, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ch/458> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ch.458>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Landes de terre, d'eau et de bois. Pistes pour une sociologie historique d'un paysage entêté et entêtant

Jérôme Lafargue

NOTE DE L'ÉDITEUR

Correction typographique le 04 mai 2003.

- 1 Classiquement, le paysage constitue un des points d'ancrage dans les innombrables études de sociologie rurale¹. Situé en simple arrière-plan ou à l'inverse en pleine lumière, il est difficilement évitable, pour la raison évidente qu'il demeure, au même titre que les hommes qui le parcourent et le contemplent, le point de fixation de représentations et de pratiques sans l'entendement desquelles les trajectoires paysannes, notamment, ne pourraient être comprises. Un paysage change, il peut se perdre, être oublié, réhabilité, ou alors il paraît immuable, écrasant, entêtant, il suscite exclamations et pâmoisons par sa beauté, sa rudesse, parfois son dénuement. Quel qu'il soit en résumé, il ne laisse pas de marbre, quand bien même il ne serait maintenu qu'en coulisses des analyses. Il est vrai que lorsqu'il n'est pas institué en objet principal, le paysage ne se mobilise que ponctuellement, à l'appui de démonstrations plus larges. Ce cas semble patent en matière de sociologie de la protestation, dans laquelle le paysage n'apparaît que dans les occasions où son instrumentalisation à des fins de résistance est manifeste : il peut être alors symboliquement synonyme de liberté, lorsque, par exemple, Henry David Thoreau se réfugiant dans les bois y édifie une cabane pour protester contre le régime fiscal des États-Unis et trace la frontière entre la coercition (la ville et les hommes corrompus) et la liberté (la nature et l'innocence des origines) ; il peut être aussi utilisé à des fins tactiques, les hommes s'y cachant et y fomentant des troubles, le paysage devenant maquis ; il peut être enfin détourné de ses fonctions

primitives, sinon saccagé pour se transformer en ressource dans l'action collective (la forêt mise à feu, les eaux dérivées, etc.). Le paysage n'est en revanche que rarement considéré, et cela se conçoit, comme le principal terrain d'investigation. Cela ne sera pas nécessairement l'objectif poursuivi en l'état. Néanmoins, on voudrait montrer l'intérêt de réfléchir sur les façons multiples dont le paysage peut être vécu, perçu, ressenti, dès lors que des protestations l'ont, d'une manière ou d'une autre, mis en scène.

- 2 Pour ce faire, on prendra appui sur des travaux en cours portant sur une sociologie historique et affective du département des Landes², dont on délimitera rapidement les principaux tenants. On distinguera par la suite quelles pourraient être les pistes éventuelles à explorer au sujet d'un paysage que l'on considérera dans le même mouvement comme *entêté*, facilité de langage pointant le paysage comme substrat de résistance, et comme *entêtant*, dans le sens où ce paysage se vit au-delà des simples moments de protestation qui viennent incidemment le déranger. Il sera ainsi question autant d'instrumentalisation que de perception et de sentiment.

Sociologie historique et affective d'un pays lointain

- 3 Sans doute plus que tout autre, les Landes ont été un " pays lointain ", une contrée sauvage attisant les imaginations et les craintes. Pays lointain, les Landes ne furent pas pour autant un pays oublié. Ce département, créé artificiellement suite à la Révolution, fit l'objet d'une attention relativement précoce de l'État, en particulier lorsque fut décidée au milieu du XIX^e siècle l'implantation de ce qui constitue maintenant une des plus grandes forêts d'Europe³. Pays originellement qualifiable de factice, les Landes ont fini par devenir néanmoins un territoire reconnaissable entre tous, doté d'une unité *sensible*. Ceci a été rendu possible par un processus relativement long mais efficace de résistance et de lutte pour la reconnaissance qui s'est exprimé au sein de plusieurs couches sociales. Si les paysans et les ouvriers sont apparus comme le fer de lance des protestations les plus vigoureuses, d'autres secteurs sociaux (propriétaires, notables, députés progressistes) se sont mobilisés, sous d'autres formes : plus intégrés, ils ont également gagné le droit à une certaine reconnaissance d'eux-mêmes et de leur département. Ce territoire s'est construit une image à peu près homogène alors qu'il constitue un lieu puissamment hétérogène et pluriel : être Landais au XIX^e siècle et dans la première moitié du XX^e siècle, c'est porter en soi la somme de meurtrissures, d'oublis en même temps que de détachements intemporels permis par un paysage particulier. La logique résistance/reconnaissance, dans ce qu'elle a de fondatrice d'une société, essentiellement paysanne en l'occurrence, semble pertinente pour mettre en valeur ce processus. Elle peut servir de support à la mise en œuvre d'une sociologie historique, clairement animée par la recherche incessante du rapport au politique, au temps et à la nature, une sociologie explicitement affective par ailleurs, parce que nécessitant une implication du chercheur plus importante qu'à l'accoutumée.
- 4 Associer résistance et reconnaissance n'a rien de particulièrement novateur. Cela dit, cette association a été plus souvent le fait d'une approche philosophique (Fichte, Hegel, Honneth)⁴ qu'historique ou sociologique. Il est vrai que le questionnement soulevé est d'essence éminemment philosophique : il s'agit après tout du problème central des rapports de l'homme à l'obéissance et tous ses aléas, de la différence entre obéissance passive et obéissance argumentée, pour finir par se demander non plus seulement

pourquoi les hommes se révoltent mais aussi pourquoi ils ne le font pas. Dans les Landes, les paysans notamment ont pu paraître aussi pusillanimes dans les périodes de doute et d'acceptation de leur sort que virulents dans les moments de protestation. Résistance et reconnaissance vont de pair lorsqu'un groupe, dans une situation de soumission quelconque vis-à-vis d'un autre groupe, ce dernier généralement détenteur d'un pouvoir incoercible, se voit l'objet d'un mépris social. Il fait alors l'expérience de la non-reconnaissance. Cela signifie que la résistance dans laquelle il va peut-être s'engager pour lutter contre cette position d'assujettissement non consentie va avoir non seulement une dimension politique mais aussi morale. Dans le même mouvement s'exprimeront une revendication de statut et une volonté de préserver une certaine dignité. Chaque individu au sein du groupe contestataire aura à cœur d'obtenir réparation des blessures morales, de l'irrespect ou de la dénégation de son identité dont il aura été la victime. Ainsi, simultanément aux exigences revendicatives portant sur des points précis tenant à la pérennité du groupe en lui-même, seront formulées, peut-être de façon plus indirecte ou plus humble, des exigences relatives à l'estime de soi.

- 5 Cependant, ces instants de résistance peuvent déboucher sur des échecs cuisants, lorsque la reconnaissance aura été déniée, refusée. On assiste alors à un processus d'enfouissement, de refoulement dans la mémoire de périodes douloureuses : naissent ainsi des *mondes enfouis*, que l'on considérera comme des ensembles de représentations nées de protestations qui, bien que marquées par le sceau de l'échec, ont durablement capté les esprits. Dans les Landes, bergers et gemmeurs paraissent les archétypes de ces mondes enfouis. Aujourd'hui relégués dans l'ordre du souvenir, ils le sont aussi dans celui du ressentiment et de l'amertume. Si le monde des bergers semble bien éloigné à présent, quand bien même quelques témoignages affleurent encore⁵, celui des gemmeurs reste particulièrement vivace, les derniers d'entre eux ayant cessé d'exercer au milieu des années 1970. Parallèlement à ces mondes enfouis existent des mondes cachés, des mondes vécus silencieusement par une population dont une bonne partie nourrit un rapport privilégié avec les éléments naturels (l'eau, le bois, la terre). Ces mondes-là ont pu être objectivés à des fins de contestation, mais ils restent un des ferments de l'appartenance landaise qui ne saurait se comprendre sans eux. C'est essentiellement d'eux dont il sera question ici.
- 6 Afin d'appréhender ces divers problèmes, on défendra l'idée d'une sociologie historique sensible et affective⁶. Raisonner essentiellement à partir de représentations implique de s'en remettre à une sociologie compréhensive, interprétative. Une interprétation qui ne confine cependant pas à l'impressionnisme, une "manière de faire des mondes"⁷ qui colle néanmoins au plus près au monde tel qu'on a cru le percevoir de façon argumentative. Mais il est possible selon les cas ou les circonstances (état des sources notamment) de partir de l'acteur et de faire une micro-histoire afin de saisir le comportement des individus et le sens qu'ils ont voulu donner à leur action ; ou à l'inverse de rechercher les indices d'une sensibilité plus collective. Il ne faut pas oublier cependant, ainsi que l'a rappelé récemment Alain Corbin, que l'on ne saura que peu de choses en final de ce qu'il serait le plus intéressant de connaître : le système de représentations d'appréciation du monde, de l'autre, de soi-même⁸. Les structures affectives d'une société demeurent plutôt inconnaissables, mais le pari est d'en découvrir le plus possible. Sachons donc rester humble et en même temps attentif à l'attrait d'une démarche "romantique" relevant tout à la fois de la compréhension et de la candeur. Sans chercher de façon artificielle à communiquer "d'âme à âme" avec

son objet, en revivant facticement les événements à la place des personnages convoqués, on peut au moins s'en remettre à son intuition : une intuition fondée non parce qu'on sent des dynamiques, mais parce qu'on les sent en même temps qu'on sait pouvoir les argumenter. Admettre la part de l'intuition, c'est s'accorder une nécessaire liberté, c'est s'en remettre à l'émotion plus qu'à l'imagination, c'est agir en tant qu'homme doué de raison et sensible, qui gardera présent à l'esprit cependant les dangers d'un double piège : le piège positiviste qui conduit à oublier artificiellement que l'on sait ce qu'il s'est produit après les faits étudiés ; le piège psychologisant qui amène à prétendre percer les secrets du passé en se mettant en empathie psychique avec l'objet étudié⁹. Ma démarche se veut en outre affective : l'affectivité du chercheur ne doit pas être obérée, à condition évidemment qu'elle ne vienne pas interférer dans l'argumentation à titre de procédure de vérification impressionniste. Le " je " dont je parle est un " je " de mise en avant dans le sens de don de soi-même. Je ne m'avance pas comme pour réitérer sans cesse ma présence, courant ainsi le risque de tomber dans le registre du confessionnel, mais seulement pour indiquer qu'à certains moments, mon travail peut être durablement orienté par quelques dispositions affectives. Le fait que je sois Landais moi-même rend cette procédure utile sinon impérative¹⁰.

Paysages et révolte : pratiques et représentations

- 7 Les Landes ne sont pas ce territoire seulement harcelé par les pins. Elles ne furent pour partie jusqu'à la moitié du XIX^e siècle que véritables landes rases, marécageuses, alors que la partie sud était, et est encore, vallonnée, verdoyante. Puis, l'océan borde l'ensemble du département, un océan aussi sauvage que la terre qui le contemple. Les hommes ont ainsi dans les Landes une relation plurielle à la nature, propice aux croyances les plus folles comme les plus sages. Les espaces naturels ont représenté la seule véritable manne économique d'importance, permettant de sortir les Landes de ce qui fut considérée comme une gangue. Mais ces espaces multiples n'en restent pas moins symbolisés par des mondes vécus sur le mode du plaisir, de l'hédonisme, parfois teinté de mélancolie. Il ne sera pas question ici de surdéterminer la nature, pas plus que de faire dépendre ses représentations de simples jeux de culture. On voudrait seulement rendre compte d'une certaine pensée de la nature, en même temps que pointer ses impensés. Comme l'a rappelé Simon Schama, " la nature ne se situe ni se nomme " ¹¹, mais elle peut se penser et au moins se vivre sur le mode inévitable de la sensibilité.
- 8 Le paysage participe à la construction des représentations du temps et de l'espace, lesquelles se modifient en même temps que les " modalités du bien-être et les figures du désir " ¹², notamment à partir du milieu du XVIII^e siècle. En gardant bien présent à l'esprit que penser un paysage ne peut se faire uniquement par l'intermédiaire de la vue : il s'écoute, se sent sinon se goûte. Évoquer la forêt landaise en la décrivant de façon purement visuelle (soit de l'intérieur : différenciation des alignements, prédominance des pins, ... ; soit en surplomb : la forêt est une " mer verte d'arbres " qui fait la nique à l'océan à qui, selon les interprétations, elle tourne le dos ou qu'elle défie) serait insuffisant sans la référence aux odeurs (celle de la résine, celle des pignes et des aiguilles de pin, celle de la bruyère ou des genêts) ou aux sons (en dehors de la faune, plusieurs sons appartiennent en propre à la forêt landaise : les pignes de pin qui craquent sous le soleil ou qui tombent lourdement lorsqu'elles ne sont pas ouvertes ; le

bruit des écureuils qui les rongent). Ces multiples facteurs sont à la source de sensations hétérogènes, qui dépendent également du lieu dans lequel elles sont éprouvées : on ne ressent pas la forêt de la même façon selon que l'on se trouve à sa lisière ou "dans le profond", sur terrain plat ou légèrement vallonné. Aussi, parallèlement à une lecture instrumentale du paysage, par laquelle on reconnaît ses utilisations stratégiques en vue de mobilisations, on retiendra une lecture "soumise à l'évolution des désirs, des modalités de l'attention et de l'écoute, de la mécanique du regard, et, du même coup, aux formes de l'inattention, de la désinvolture, de la cécité "

13.

Le bois : une forêt plutôt équivoque

- 9 Les Landes ont été un de ces rares territoires à changer résolument de paysage, au moins pour la moitié du département. Les dynamiques qui ont permis qu'une gigantesque forêt supplantât des landes palustres ont influencé grandement les mémoires, mais aussi et surtout les pratiques locales. Des croyances ont succédé à d'autres, certaines n'ont pas survécu quand d'autres se sont renforcées. Dans ces Landes forestières, le bois est souverain, mais il a des ennemis, comme le feu, qui put être utilisé comme mode de contestation par les bergers, sinon par les propriétaires eux-mêmes au cours des luttes de possession des origines.
- 10 À elle seule, la forêt landaise semble de nature à occuper durablement l'attention. Elle a suscité l'opprobre en même temps que l'enthousiasme, elle a ménagé des joies ineffables comme entraîné des douleurs inextinguibles, elle a requis de la patience au moment de l'accélération de l'industrialisation, elle a été embellie comme meurtrie, adorée comme dédaignée. Mais le fait est qu'elle subsiste, elle est partie intégrante des Landes dont elle donne une perception incomplète cependant. En effet, la forêt landaise devint assez rapidement la source de plusieurs incompréhensions et malentendus, que l'on peut sans peine dénombrer ou tout au moins classer.
- 11 Il y a en premier lieu matière à s'étonner à ce qu'un pays que l'on imagine essentiellement forestier retienne le nom de "Landes". Les landes originelles, ce sont ces plaines à perte de vue, encombrées de marais et de broussailles pénibles au regard, ce sont ces contrées véritablement sauvages et peu hospitalières où subsistent tant bien que mal des paysans, souvent bergers, qui doivent vivre petitement et dans des conditions d'hygiène rendues malsaines par la présence de ces étendues d'eau insalubres¹⁴. Ce n'est pas que les arbres aient d'ailleurs été exclus de ce territoire. Une autre confusion est de penser que la forêt landaise fut entièrement édifiée par les soins de l'administration de Napoléon III au milieu du XIX^e siècle. De loin en loin, des futaies égayaient déjà le paysage, et, même si elles n'étaient guère exploitées, au moins de façon industrielle et intensive, elles avaient le don d'exister. En outre, le département des Landes peut être classiquement, bien que trop rapidement, divisé en deux parties distinctes : la partie sud, plutôt agricole et prospère, souvent agréablement vallonnée, symbolisée par le pays de Chalosse ; la partie nord, les landes véritables, paysage de platitude et de monotonie avant que les pins ne s'en mêlent et rompent cette monotonie pour en instaurer une autre, très différente pourtant : cette partie nord que l'on nomme communément Haute Lande. Il faudrait y ajouter, pour être concis, la partie côtière, qui, sans unité véritable, se déroule inlassablement tout le long du département. Aussi, les Landes et les Landais, lorsqu'ils pâturent de représentations peu

flatteuses à leur endroit, eurent à subir ces avanies pratiquement du seul fait de cette partie nord maudite, peuplée d'êtres étranges, tantôt juchés sur des échasses dans leur peau de bête, donnant à ces pâtres un air inquiétant, tantôt parcourant la forêt et grimant aux arbres pour y pousser des cris monstrueux. Les seconds, les gemmeurs, ou résiniers, supplantèrent pour être exacts les premiers, lesquels bergers s'éteignirent progressivement en raison de la présence de cette nouvelle forêt, gigantesque, fantasque et dévoreuse.

- 12 En second lieu, la forêt landaise reste avant tout le résultat d'une stratégie économique : elle a été érigée pour satisfaire des ambitions mercantiles, et, ce faisant, elle a ruiné des espaces entiers de sociabilité, reposant sur la pratique d'un paysage bien différent d'elle. C'est d'ailleurs sur ce postulat que Félix Arnaudin, ethnographe amateur mais infatigable, entreprit à la fin du XIX^e siècle de recueillir contes, chansons et expressions populaires pour les soustraire à une modernité galopante et destructrice¹⁵. De fait, la forêt fut en même temps considérée comme une chance économique et comme une possible calamité sociale. Plus encore, la question fut sérieusement posée de savoir si les pins étaient des arbres : les pins, quasiment au même titre que le maïs ou le blé sont des produits d'une culture spécifique. Les pins sont à la fois plus qu'une simple forêt et moins respectables qu'une véritable forêt. D'ailleurs, on ne dit pas " je vais en forêt " mais plutôt " je vais dans les pins " ou même, pour les anciens, ce qui en dit long, " je vais dans la lande ".
- 13 La forêt landaise a été l'objet et le témoin de nombre de protestations. Ces dernières ont commencé lorsqu'a été (unilatéralement) discutée son opportunité. Elles se sont poursuivies pendant son implantation et ont continué de rythmer son extension et son exploitation. Deux catégories sociales bien précises, bergers et gemmeurs, émergent de ces conflits, toutes deux étant extractibles du groupe plus englobant des paysans. Il est à remarquer, sans une certaine forme d'ironie amère, qu'elles ont entièrement disparu à présent, défaits par une forêt qui a pour les premiers accéléré leur dépérissement, et pour les seconds permis tant leur avènement que leur extinction sans jamais cependant leur assurer un temps une certaine forme d'enrichissement. Les bergers se sont insurgés contre cette forêt qui explicitement rongeaient leurs activités : ils mirent ainsi le feu aux futaies naissantes et s'attaquèrent, avec de maigres moyens cependant, tant aux propriétaires naissants qu'à ceux d'entre eux qui pensaient délaisser le métier pour embrasser l'activité plus lucrative à leurs yeux de gemmeur. C'est là également une autre des ambivalences créées par la forêt : elle prend aux Landes un de ses attributs majeurs, le berger, le remplace par le gemmeur, mais qui n'est lui-même souvent qu'un ancien berger...Une fois la substitution opérée, le cycle de protestation se modifie : les gemmeurs à leur tour entrent dans la danse, tardivement néanmoins. En dépit de quelques mouvements sporadiques dans la seconde moitié du XIX^e siècle, c'est au début du XX^e siècle que la protestation se coordonne, s'institutionnalise autour de syndicats et fait de la forêt un enjeu non plus seulement économique mais véritablement social : les grévistes de la forêt ont ceci comme atout indéniable de pouvoir rompre le cours de leur activité sans que l'outil de travail soit abîmé en conséquence. De grands événements, véritables instruments de mémoire, rythmeront la vie en forêt : grèves, manifestations, mais aussi constitution de réseaux d'entraide et de connivence avec d'autres paysans, des édiles locaux, des ouvriers, seront au principe de l'existence des gemmeurs, existence pour l'amélioration de laquelle ils ne cesseront de lutter, leurs

conditions de vie étant la plupart du temps assez déplorables : jusqu'il y a peu, certains d'entre eux vivaient sans électricité ni eau.

- 14 Investir un tel territoire peut se faire de multiples manières. Les possibilités théoriques en matière d'appréhension du paysage sont telles que l'on aurait mauvaise grâce à n'en pas trouver une faisant le compte¹⁶. Ce serait pourtant une erreur regrettable que de s'efforcer de coller artificiellement une de ces théories à un paysage éminemment sensible. Il faut donc considérer ce paysage forestier sous deux angles nettement indissociables : un angle purement stratégique (comment cet espace a-t-il été créé pour répondre à des attentes économiques précises ; comment a-t-il été utilisé à des fins de protestation en retour) ; un angle perceptif (comment cette forêt a-t-elle été perçue, vécue, par ceux qui l'habitèrent, ceux qui l'exploitèrent, ceux qui éventuellement n'y eurent aucun attachement direct ; comment devint-elle un objet social, politique, sinon culturel qui en vint à transcender les perceptions originelles). Il s'agit ainsi de travailler autant sur des pratiques (l'édification de la forêt elle-même, son exploitation, sa destruction, ses résurgences) que sur des représentations sinon des émotions : par exemple, l'usage de l'incendie comme mode de protestation doit être envisagée tant au niveau de l'acte lui-même et de ses conséquences (en répondant aux questions classiques en sociologie de la protestation : qui, pourquoi, comment et quand) qu'au niveau de sa perception (le fait que des bergers ou des petits exploitants manipulateurs soient les incendiaires n'a pas la même signification ; les raisons qui ont présidé au choix du feu en guise de protestation sont multiples mais elles renvoient à des projections émotionnelles relativement univoques : en détruisant la forêt, on détruit dans le même temps un instrument économique, le symbole d'une oppression, un outil de travail et l'élément manifeste d'une identité en gestation). On ne saurait dès lors s'en tenir à une méthode stricte d'évaluation. La forêt landaise s'est trouvée dès l'origine comme la cible d'investissements de tous ordres, à chaque sens que ce mot peut prendre : investissement mercantile, investissement salarial, investissement humain, investissement émotionnel. D'une certaine façon, ces étendues infinies de pins maritimes ont servi les desseins d'une véritable résistance à double-face (résistance des administrateurs étatiques à la désertification ; résistance des gemmeurs à l'exploitation éhontée qui en fut la cause) et d'un besoin de reconnaissance sans doute idéaliste, sinon irréalisable (reconnaissance d'un groupe social, les gemmeurs, sur la base d'un paysage non souhaité à l'origine).

L'eau : des fontaines à l'océan, entre magie et crainte

- 15 L'eau est extrêmement présente dans les Landes. Elle se décline sous de multiples formes, ce qui la rend inévitablement perméable à une grande variété d'interprétations aussi bien que propice à quantité de pratiques. De façon sans doute étonnante vu de l'extérieur, l'océan qui borde la totalité du département n'est pas considéré comme étant le symbole de l'eau par excellence. Les Landes n'ont aucune tradition maritime, et seul Capbreton et son petit port de pêche entretient l'illusion d'un humble passé de pêcheurs. Dans la plupart des contes populaires merveilleux ou plus inquiétants, l'océan, loin d'être tenu pour un espace de liberté et d'éloignement, appelle la peur sinon la mort, habité qu'il serait par la volonté mauvaise d'une sorcière¹⁷. C'est pourquoi l'on dit communément que les Landes " tournent le dos " à l'océan plutôt qu'elles lui offrent une façade enjouée. Étangs, lacs, rivières, fleuves et autres cours d'eaux occupent bien davantage le devant de la scène. Ici, la coupure qui stigmatise le

nord au détriment du sud est encore patente, puisque les pays du sable diffèrent des pays de l'Adour. C'est dans les premiers que les marais stagnants ont trouvé leur place, en raison des difficultés d'évaporation vers l'aval. Ces marais que les administrateurs napoléoniens ont voulu occire, mais qui survivent encore de loin en loin, souvent cachés par la forêt même qui aurait dû les ensevelir. Ces marais qui alimentèrent grandement nombre de croyances. La vase mouvante et fétide ne peut en effet qu'abriter de sombres créatures, souvent proches du dragon. Il reste que la forêt abrite également plusieurs rivières et autres courants. À leurs abords, la flore y est luxuriante et n'est pas seulement composée de pins maritimes. Bien au contraire, aulnes, chênes, frênes, trembles, saules y rivalisent de flamboiement. Malgré tout, le réseau hydrographique paraît beaucoup plus hiérarchisé et surtout bien davantage apprivoisable dans les pays de l'Adour. Les vallées y sont plus larges, plus profondes, et l'habitat se rationalise avant tout en fonction des méandres aqueux¹⁸. Dans ce cadre, rivières et fleuves marquent la frontière symbolique entre l'ici et l'ailleurs, prenant un classique effet de seuil¹⁹.

- 16 Les Landes valent également pour leurs multiples fontaines. Fontaines guérisseuses, fontaines de prière, elles se nichent parfois dans la forêt et permettent alors l'imbrication du bois et de l'eau. Dans la Grande Lande, rares sont les villages qui ne possèdent pas leur propre fontaine. Indifféremment cachées ou à l'inverse bien en vue en lisière de forêt ou dans les bois, on s'y rend autant en procession qu'individuellement, en cachette. Selon les cas, on y vient pour faire des ablutions, sinon pour s'immerger, afin, selon les ressources de la fontaine, de guérir les maux de peau, favoriser la maternité ou la lactation, ou encore soigner des douleurs ou des malformations. Objets de rituels, les fontaines se voient conférer une vie propre, sachant "s'enfuir" et quérir un nouveau terrain d'élection en cas d'offense²⁰. Ici s'imbriquent fortement la forêt et l'eau pour tracer les contours mouvants de la magie et de la religion. L'eau a de la sorte engendré quantité de rites, de pratiques, vécues naturellement comme partie de la vie quotidienne. Or, on ne peut comprendre certains mouvements sans en tenir compte, sans pour autant tomber dans le piège de la perception de la société paysanne comme société païenne, presque sorcière.
- 17 Certes, l'intrusion directe de l'eau dans les modes de protestation paraît peu manifeste, excepté dans des cas isolés. Elle ne recèle pas de ressources comme la forêt peut en générer, ne serait-ce que parce qu'elle n'a que rarement constitué un objet central de conflit opposant des groupes sociaux très marqués. Pour autant, on ne saurait la tenir à distance. Dans le domaine des représentations, tout ce qui touche à l'eau présente un intérêt certain, qu'il serait dommageable de passer sous silence. C'est aussi là que le paysage landais devient entêtant. Si l'on prend l'exemple des marais, on se trouve confronté à des indices émotionnels multiples. Le marais, quasiment par essence, constitue le repère de tout ce qui est potentiellement mauvais : en voulant l'annihiler, du moins en partie, l'État a ainsi instillé une forme de progrès, tant au niveau purement écologique que sanitaire mais aussi au niveau des mentalités ; dans le même temps cependant, il n'a pu rompre en totalité une chaîne de croyances fermement établies dans laquelle le marais tient une place centrale. Les premiers contestataires de la Haute Lande, les bergers, sont de la sorte les dépositaires d'une forme alternative de mémoire : leur lutte n'est pas seulement mise en œuvre pour sauver leur métier, elle contient en filigrane la tentative de préserver des acquis profanes.

La terre : misères du métayage

- 18 Les Landes sont une terre agricole, et la terre subsume le bois et l'eau. C'est de la terre que jaillissent la forêt et les fontaines, c'est sur la terre que les étendues d'eau se sont installées, c'est contre la terre que l'océan vient s'abattre. On aurait alors beau jeu de tout en faire dépendre au niveau de l'analyse. Cela constituerait pourtant une facilité assez éloignée de ce que l'on pense être le plus proche de la réalité. En effet, la terre, à l'inverse du monde de la forêt ou de celui des eaux, ne se décline pas de façon multiple. Elle est, classiquement, la matrice en même temps que la pourvoyeuse, de sorte que les paysans semblent tout lui devoir. En forçant un peu le trait, il serait possible d'affirmer qu'ils sont ses sujets, au double sens du terme : au sens d'assujetti, dans la mesure où les paysans dépendent d'elle et, par extension, dépendent de ceux qui la possèdent effectivement ; au sens de sujet libre, dans la mesure où la terre peut leur conférer une identité propre leur permettant d'accéder à la conscience ou la connaissance d'eux-mêmes. Pour ce qui nous concerne, tout l'intérêt devient alors de reconnaître ces moments. C'est-à-dire que la terre n'occupe pas le devant de la scène, comme ce fut le cas du bois et de l'eau, de façon directe, pour elle-même. En revanche, d'elle découlent quantité de régularités relatives à son exploitation, sa possession, son devenir, que l'on peut, dans le cas des Landes, faire ressortir pour l'heure de l'unique pratique du métayage.
- 19 Dans ce département, ce mode de faire-valoir était extrêmement répandu, à tel point que les Landes venaient en tête dans France du début des années 1910²¹. La grande quantité de métayers et la diversité des activités agricoles encourageaient la variété des contrats de métayage, lesquels s'en trouvaient vécus diversement. Dans l'ensemble néanmoins, les conditions de métayage étaient assez mal reçues. On ne reviendra pas spécifiquement sur un point abordé ailleurs, concernant la lutte pour l'amélioration de ces conditions, qui se transforma bien vite en combat pour son abrogation pure et simple²². Plutôt, dans la droite ligne d'une sociologie historique du paysage, on réfléchira aux façons dont le paysage peut être transformé par le métayage et l'exploitation de la terre, en dehors des bouleversements logiques dus à la mise en œuvre de cultures spécifiques (de l'élevage à l'exploitation de la forêt, en passant par la gamme complète des productions agricoles). Ici, la constitution de l'airial paraît tout à fait symbolique.
- 20 Le paysage peut se transformer en marqueur social d'une inégalité manifeste entre propriétaires et métayers. Ainsi, par exemple, aux premiers âges du boisement dans la Grande Lande, propriétaire et métayer vivaient sur un même lieu, l'airial. Cet espace de vie ne fut pas conçu pour la circonstance mais existait déjà de longue date. Cependant, il fut clairement réapproprié pour stigmatiser l'un par rapport à l'autre, dans la logique d'industrialisation. En effet, l'airial, qui représentait jadis un îlot de boisement dans la lande dénudée, devint une clairière entourée de toute part par la pinède. Cette clairière est généralement une pelouse, née de la présence et de la fertilisation des animaux, plantée de feuillus (chênes, châtaigniers, arbres fruitiers) ayant avant tout une utilité directe. Sur cet espace s'éparpillent les bâtiments d'habitation et d'exploitation (maisons, bergeries, granges, fours à pain, poulaillers). Leur distribution est particulièrement lâche, le principe étant qu'aucun ne soit accolé à l'autre. Il n'est pas question de faire deux choses sous le même toit : très rares sont les endroits où la grange abritant les animaux est attenante à la maison d'habitation, avec un passage

reliant les deux. Enfin, l'airial n'est absolument pas cloisonné. C'est un espace ouvert, non clôturé. La maison du maître se distingue de celle du métayer par sa moindre vétusté. Elle est de plus orientée à l'est : le mauvais temps venant de la mer, de l'ouest donc, c'est l'arrière du bâtiment qui doit le supporter plutôt que l'avant. Le métayer ne peut, lui, élever sa maison à l'identique. En effet, il ne saurait tourner le dos à son propriétaire car ce serait l'insulter. De plus, il ne doit pas la bâtir dans un endroit trop éloigné pour pouvoir répondre à l'appel du maître dès que ce dernier a besoin de lui. Ceci est important car de l'ouest arrivent non seulement le vent et la pluie mais aussi tout ce qui est mauvais pour l'homme. Et ceci porte un nom : la sorcellerie. Ainsi, la maison des maîtres était protégée à son arrière par trois pierres plates pour éloigner le mauvais sort.

- 21 Cet exemple reste volontairement particulariste, et ce à plusieurs titres. L'airial ne se rencontre qu'en Haute Lande : tous les métayers ne connaissent donc pas cette forme équivoque d'organisation mariant liberté et domination. Il n'est pas vécu de la même façon selon les époques : dès le moment où le propriétaire s'en extrait pour vivre plus richement dans le bourg, les rapports directs entre lui et son métayer s'en trouvent inévitablement modifiés. Surtout, cet exemple, même s'il a une valeur symbolique d'illustration éminente de relations de domination directes comme euphémiques, ne représente qu'une parcelle des multiples régularités que recouvre l'exploitation de la terre. En effet, " l'étude de l'appropriation du sol rend compte d'un fait social. Elle permet d'établir des hiérarchies au sein de la communauté villageoise en situant chaque propriétaire en fonction de la quantité de terre possédée [...] [ce qui] informe du pouvoir réel sur le terroir "²³. Elle renseigne également sur les pratiques des exploitants, largement considérés au XIX^e siècle comme rétifs à toute idée de progrès et d'extension par les administrateurs. Concrètement, les situations de métayage ne se vécurent pas de façon identique dans les différentes parties des Landes où il s'implanta durablement. La nature des produits agricoles exploités, la taille des métairies, l'indice de domination acceptée ou subie et le niveau induit de collaboration entre propriétaires et métayers en constituent les principaux indicateurs. Ainsi, pour prendre deux exemples parmi les plus précis, il existe de fortes différences entre la révolte des métayers du Bas-Adour en 1920 et les contestations multiples des métayers gemmeurs dans l'entre-deux-guerres. Les premiers, exerçant leurs activités dans le sud du département, en Chalosse, protestèrent contre le régime draconien des contrats qui leur étaient imposés²⁴. Les gemmeurs, quant à eux, tout en contestant également les conditions contractuelles, ne réclamaient pas l'accès à la propriété de la terre, mais demandaient à l'inverse l'obtention du statut de salarié. Cette différenciation s'explique avant tout par leur relation distincte à l'économie de marché, les gemmeurs ayant dû faire face au passage douloureux d'une exploitation agro-pastorale de la terre à une exploitation agro-sylvicole, la sylviculture étant largement dominante.

Conclusion

- 22 En guise de conclusion, on peut noter que le paysage tel qu'il se décline dans les Landes, en particulier au XIX^e siècle, doit s'appréhender de deux façons concomitantes : sous un angle purement stratégique (à quoi sert le paysage ? comment et qui se l'approprie ?) et sous un angle perceptif faisant intervenir les ordres du symbolique et de l'affectif (comment est-il vécu, perçu, ressenti ?). Le premier angle ne semble guère poser de

problèmes. Il s'agit de découvrir les cas où le paysage devient le produit de stratégies économiques et l'instrument éventuel de mobilisations contestataires. Le second angle peut paraître plus ardu. Insister sur la perception, le ressenti (qui, en passant, en phénoménologie, ne recouvrent pas de semblables significations), le vécu, conduit nécessairement à s'intéresser à des représentations, des émotions. Le paysage constitue alors un moyen d'interpréter le monde, l'imaginaire pouvant jouer à plein son rôle. Mais toute la difficulté est de se dessaisir d'un certain nombre de préjugés méthodologiques relatifs à la pénétration de ces mondes imaginés et vécus sur le mode du sentiment et de l'affectivité. Il faut de ce fait aborder le paysage et ses représentations par le prisme évident du regard, qui donne la première expérience de l'espace, mais aussi par ceux, congruents, de l'odorat, du toucher et du son. Y accéder demeure une entreprise plutôt difficile, mais, à multiplier les composantes du corpus (historiographie, manuscrits de souvenirs, ouvrages de littérature et de poésie, récits divers, documents archivistiques, entretiens, journaux, lettres, contrats de métayage, tableaux, photographies, etc.)²⁵, sans s'y perdre toutefois, peut permettre de commencer à en avoir un entendement certain.

- 23 Qu'il soit fait de bois, d'eau ou de terre, ce paysage pourrait paraître l'apanage de ceux qui l'exploitent et l'habitent en premier lieu, en l'occurrence les paysans. De fait, le risque est grand de ne s'en tenir qu'aux pratiques et représentations paysannes de ce paysage. Il est vrai que les exemples en ce sens foisonnent. Pourtant, ne pas évoquer les autres catégories sociales directement ou indirectement touchées par les altérations des campagnes constituerait un manquement. On a souvent parlé des administrateurs de l'État dans la mise en œuvre de la forêt, car cela représente l'illustration type d'une volonté de modification de l'environnement. Mais en rester là reviendrait à oublier l'implication des édiles locaux, implication revêtant de multiples facettes : certains se sont employés à suivre aveuglément les recommandations venues d'en haut pendant que d'autres par exemple n'hésitèrent pas à prendre parti pour les gemmeurs grévistes. Bien qu'encore à l'état de gestation en matière de sociologie historique²⁶, l'examen des pratiques et des décisions des administrations locales n'en revêt pas moins un intérêt majeur en la circonstance. D'autant qu'il ne s'agit pas de se focaliser uniquement sur le personnel élu : les débats qui président à l'action publique municipale font bien entendu intervenir d'autres acteurs, comme les journalistes, les représentants des groupes d'intérêt ou des syndicats et quelques autres personnalités que l'on qualifiera selon les circonstances de notables ou de *leaders* d'opinion. De la même façon, et sans doute de façon plus classique, il semble impérieux de travailler sur les actions menées par les représentants parlementaires landais, qui eurent à faire face au double obstacle de l'éloignement et de la faible considération, en dépit des brillantes carrières politiques accomplies par certains d'entre eux.
- 24 Paysans, élus locaux comme nationaux, propriétaires, et, dans une moindre mesure, ouvriers et membres divers de la " société civile " participèrent ainsi à la construction du paysage comme représentation, comme instrument, et, pour finir, comme objet de normativité sociale, économique et politique. Entêté et entêtant, ce paysage a fini par devenir partie d'une certaine unité sensible des Landes, malgré les bouleversements dont il fut soit la victime soit le bénéficiaire. Et, en final, il paraît logique d'envisager ces bouleversements non comme des ruptures définitives, mais plutôt comme partie intégrante d'un long processus d'appropriation d'une campagne par ses habitants, en

dépôt des déperditions certaines qui résultèrent de ces métamorphoses, notamment au niveau des pratiques de sociabilité.

NOTES

1. Cet article se voulant concis et n'ayant valeur que d'introduction à une problématique, on ne l'encombrera pas d'une bibliographie trop abondante, notamment en ce qui concerne la théorie du paysage et la sociologie historique.
2. Je me permets de renvoyer à : Jérôme LAFARGUE, " La mémoire enfouie. Sociologie de la protestation paysanne dans les Landes (XIX^e-XX^e siècles) ", dans *Ruralia*, n° 4, 1999, pp. 65-82 ; Jérôme LAFARGUE, *Protestations paysannes dans les Landes. Les gemmeurs en leur temps (1830-1970)*, Logiques politiques, Paris, Éditions l'Harmattan, 2001.
3. Sur ce thème, voir : Francis DUPUY, *Le pin de la discorde. Les rapports de métayage dans la Grande Lande*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1996 ; Jacques SARGOS, *Histoire de la forêt landaise. Du désert à l'âge d'or*, Bordeaux, L'Horizon chimérique, 1997.
4. Citons seulement : Franck FISCHBACH, *Fichte et Hegel. La reconnaissance*, Philosophies, Paris, Presses universitaires de France, 1999 ; Axel HONNETH, *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2000.
5. En dernière date, voir la réédition d'un texte ancien et introuvable, présenté par Jean-Pierre Lescarret : Jean-Baptiste LESCARET, *Le dernier pasteur des Landes*, Pau, Éditions Cairn, 1998.
6. Il n'est pas question ici de décrire de façon exhaustive ma démarche (d'ailleurs, toute démarche de recherche doit se comprendre comme étant nécessairement évolutive et non fixiste), et je m'en tiendrai sciemment à quelques repères vite esquissés. Précisons en outre que la littérature relative à la sociologie historique est rapidement devenue importante et contrastée, pour ne pas dire polémique, pour que l'on se risque à en dresser un inventaire. Quelques-uns ont tenté cependant de le faire, employant tantôt le vocable de sociologie historique du politique ou celui de socio-histoire. Je renvoie ainsi à : Yves DÉLOYE, *Sociologie historique du politique*, Paris, Éditions La Découverte, 1996 ; Yves DÉLOYE et Bertrand VOUTAT [dir.], *Axes et méthodes de la sociologie historique du politique*, Paris, Éditions Belin, 2001 ; Gérard NOIRIEL, *État, nation et immigration. Vers une histoire du pouvoir*, Paris, Éditions Belin, 2001 (notamment l'introduction, intitulée " De l'histoire sociale du politique à la socio-histoire des relations de pouvoir ", pp. 5-21).
7. Pour reprendre l'expression du livre controversé, parce que justifiant de multiples lectures, de Nelson GOODMAN, *Ways of worldmaking*, Harvester studies in philosophy n° 5, Hassocks, Harvester Press, 1978, traduction française *Manières de faire des mondes*, Nîmes, Jacqueline Chambon, 1992, taxé de relativiste pour les plus critiques en raison de sa posture radicalement anti-positiviste.
8. " Les mondes retrouvés de l'historien. Entretien avec Alain Corbin ", dans *Sciences humaines*, 1999.
9. Pour une vision éclairée du problème, voir par exemple : Sophie WAHNICH, " Archives, objet empirique et intuition. Du rapport passé/présent de l'historien ", dans Myriam BACHIR [dir.]/ Centre universitaire de recherches administratives et politiques, *Les méthodes au concret. Démarches, formes de l'expérience et terrains d'investigation en science politique*, Paris, Presses universitaires de France, 2000, pp. 211-228.

10. Là encore, les textes évoquant la posture du chercheur paraissent pléthoriques, surtout en ethnologie, où la question est cependant devenue progressivement un lieu commun, ne suscitant dès lors plus vraiment l'intérêt. C'est ainsi que d'autres disciplines (la science politique, l'histoire) semblent alors "redécouvrir" des points de crispation qui n'en sont plus réellement. Un récent article sur la posture de mise en avant du chercheur et ses interprétations en traite de façon suggestive et plutôt critique, mais très stimulante en tout cas : Jean-Pierre OLIVIER de SARDAN, "Le "je" méthodologique. Implication et explication dans l'enquête de terrain", dans *Revue française de sociologie*, tome 41, n° 3, 2000, pp. 417-445.
11. Simon SCHAMA, *Le paysage et la mémoire*, Paris, Éditions du Seuil, p. 15.
12. Alain CORBIN, "Du Limousin aux cultures sensibles", dans Jean-Pierre RIOUX et Jean-François SIRINELLI [dir.], *Pour une histoire culturelle*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 107.
13. *Ibidem*, p. 108.
14. Voir par exemple : Bernard TRAIMOND, "L'irruption d'une maladie. La pellagre dans les Landes de Gascogne au XIX^e siècle", dans *Ethnologie française*, tome 22, n° 1, 1992, pp. 43-55.
15. Les œuvres complètes de Félix Arnaud sont en cours d'édition : Félix ARNAUDIN, *Œuvres complètes*, Mont-de-Marsan/Bordeaux, Éditions du Parc naturel régional des landes de Gascogne/Éditions Confluences, 1994.
16. Voir par exemple : Alain ROGER [dir.], *La théorie du paysage en France (1974-1994)*, Seyssel, Champ Vallon, 1995.
17. Voir par exemple : Marie-Claire LATRY, "L'aiga blua. L'eau dans les contes populaires gascons", dans *Le Festin*, n° 37, 2001, pp. 42-49.
18. Voir : Jacques GELPE, "L'air, la terre et l'eau", dans *Landes*, Éditions Bonneton, 1991, pp. 283-305 ; Jacques GELPE, "Paysages et végétation", dans *Landes*, Éditions Bonneton, 1991, pp. 306-327.
19. Voir : Nicole BELMONT, "Les seuils de l'autre monde dans les contes populaires français", dans *Cahiers de littérature orale*, 39-40, 1996, pp. 61-79.
20. Francis DUPUY, "Fontaines guérisseuses dans la Grande Lande", dans *Hauts lieux. Une quête de racines, de sacré, de symboles*, Paris, Éditions Autrement (Série "Mutations", n° 115) ; Élie MENAUT, "Le culte des fontaines dans les Landes", dans *Bulletin de la Société de Borda*, 300, 1960, pp. 413-419.
21. Voir : Jean CAILLUYER, *Regards sur l'histoire sociale des Landes*, Toulouse, Éditions Éché, 1983, pp. 295-322.
22. Voir : Jérôme LAFARGUE, "Les paysans contre les agrariens ? La lutte pour l'abrogation du métayage dans les Landes", communication présentée au 23^e colloque de l'Association des ruralistes français, Lyon, 27-29 octobre 1999, à paraître.
23. Jean-Luc MAYAUD, *La petite exploitation rurale triomphante. France, XIX^e siècle*, Paris, Éditions Belin, 1999, p. 36.
24. Voir : Hélène BAHUS-LESCOURRET, "La révolte des métayers du Bas-Adour dans les années vingt", dans *Annales du Midi*, tome 111, n° 225, 1999, pp. 47-63 ; Jean CAILLUYER, *Regards sur l'histoire...*, ouv. cité, pp. 197-211.
25. Chacune de ces composantes pouvant à son tour se démultiplier. Par exemple, les catégories de récits sont multiples : tragédie, romance, satire, pamphlet, fable, conte, légende, etc. En outre, le cas des représentations picturales, sous forme de tableaux ou de photographies, suscite nombre d'interprétations concurrentes. Sur l'exemple de la photographie, voir l'article programmatique de Marin DACOS, "L'œil et la terre. Vers une histoire du regard", dans *Ruralia*, n° 1, 1997, pp. 35-64, dans lequel l'auteur montre que le regard porté sur le paysage est un regard porté sur la société en même temps que sur soi, "c'est-à-dire sur son corps, sur sa maison, son chemin, son champ [et s'en trouve] donc tout sauf regard sur une nature vierge dans laquelle les hommes seraient absents", p. 40.

26. Voir malgré tout les articles programmatiques de : Bruno DUMONS et Gilles POLLET, “Espaces politiques et gouvernements municipaux dans la France de la III^e République. Éclairage sur la sociogenèse de l'État contemporain”, dans *Politix*, n° 53, 2001, pp. 15-32 ; Jean JOANA, “L'action municipale sous la III^e République (1884-1939). Bilan et perspectives de recherches”, dans *Politix*, n° 42, 1998, pp. 151-178 ; Jean JOANA, “La sociologie historique face au local. Enjeux problématiques d'une analyse de l'action publique municipale sous la III^e République”, dans Myriam BACHIR [dir.]/Centre universitaire de recherches administratives et politiques, *Les méthodes au concret...*, ouv. cité, pp. 299-319.

RÉSUMÉS

L'objet de cet article est de montrer l'intérêt de réfléchir sur les façons multiples dont le paysage peut être vécu, perçu, ressenti, dès lors que des protestations l'ont, d'une manière ou d'une autre, mis en scène. Dans la sociologie de la protestation, le thème du paysage n'est traité que lorsque son instrumentalisation à des fins de résistance est manifeste. Mais il n'est que rarement considéré comme le principal terrain d'investigation. Or, il est possible de tirer quelques indications neuves si l'on s'y attarde davantage. À partir de l'exemple des Landes, qui offrent une diversité paysagère intéressante (une forêt immense, la présence éminente de l'eau sous plusieurs formes, des simples fontaines à l'océan, sans oublier la terre et les traditionnelles valeurs paysannes qui lui sont attachées), les relations entre paysage et protestation sont abordées autant sous l'angle stratégique (comment l'espace est-il utilisé à des fins protestataires) que sous l'angle perceptif (comment l'espace est-il perçu avant, pendant, et après la protestation : c'est-à-dire, comment peut-il devenir en final un objet social, politique ou culturel). Il s'agit donc de mener une sociologie historique et affective des pratiques et des représentations du paysage en situation de révolte.

Landscape is rarely considered as the main research object in the sociology of mobilization, even when some parts of it (like forest for example) are clearly used to the end of protest. This article intends to show that it could be fruitful to look into the landscape thoroughly from the example of Landes, a French department which is characterized by an important landscape diversity (a huge forest; water everywhere, from fountains to ocean; and, of course, because of the rural condition of this department, the land). Relations between landscape and protest are seen from a strategic point of view (how landscape can be used to the end of protest) and from a perceptive point of view (how landscape is perceived before, during and after the protest; how landscape can become a social, political or cultural object). Thus the purpose is to carry an historical sociology of landscape experiences and representations through to a successful conclusion.

INDEX

Index géographique : France, Aquitaine

Mots-clés : Histoire culturelle, Histoire sociale, Histoire politique, Paysage, Protestation